

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un régime social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Rédaction :
à Emile AUBIN

Adresser tout ce qui concerne

l'Administration :
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

Les Précurseurs et les Foules

Les événements qui se déroulent en ce moment en Italie ne sont pas seulement la manifestation d'un symptôme révolutionnaire, mais ils établissent aussi les causes déterminantes d'une insurrection populaire.

Tout acte de sédition est la part du pouvoir provoque une émotion d'abord, une indignation ensuite et fait éclater, tôt ou tard, la colère des opprimés.

Nous en avons eu un bel exemple sous l'Empire, quelques mois avant sa chute, par la mort de Victor Noir, assassiné par le cousin de Badingue, Pierre Bonaparte. Cent mille Parisiens se levèrent d'indignation, prêts à livrer bataille contre le régime abject qui, de nouveau, venait de se souiller du sang d'un jeune. Certainement, la prise de corps aurait eu lieu entre la foule et le pouvoir, si les politiciens intellectuels de l'époque n'avaient usé de toute leur influence pour apaiser les ressentiments d'une foule soulevée contre la perpétration d'un si lâche crime.

Peut-être cette insurrection aurait eu pour résultat d'éviter Sedan, la débâcle, l'effroyable hécatombe de la guerre 1870-71. Beaucoup le supposent, la chose n'est pas invraisemblable et peut s'admettre.

Il en est de même pour un geste d'audace fait par un brave. Le geste de Mazzini peut être considéré comme le motif inspirateur de la révolution italienne. Assurément, l'interné ne supposait pas, quand il se dressa seul devant l'institution militaire, quand il braqua son arme contre la guerre personnifiée par les hauts gradés qui le conduisaient aux tueries tripolitaines, que son acte individuel d'un caractère essentiellement anarchiste aurait pour conséquence, un jour, la levée en masse d'insurgés solidaires. Et c'est pourtant ce qui est advenu de ce noble élan d'héroïsme personnel.

Nous avons appris qu'à l'occasion de la fête nationale italienne, les éléments révolutionnaires de la péninsule s'étaient déterminés à manifester en faveur de Mazzini et de toutes les victimes du militarisme. La manifestation prit un caractère agressif dès qu'elle se trouva en butte aux répressions du pouvoir. A Ancône, centre de révolte par tradition, la lutte fut sérieuse. L'autorité fut brutale, il y eut des blessés nombreux et des morts. A Ruvo, dans les Pouilles, une femme fut tuée. A Florence, deux cadavres marquent le carnage. A Rome, on larde de coups de baïonnettes la foule désarmée. A Milan, 75.000 travailleurs manifestent à leur tour. Les parias des rizières s'en mêlent, montrant que leurs sentiments de paysans sont à l'unisson des salariés citadins.

Il faut que ce soit grave. Le gouvernement, pour se sauver des responsabilités encourues dans le crime de la soldatesque, sacrifie ces brutes dociles, abandonne à la vindicte judiciaire les carabiniers qui ont tiré sur le peuple, qui ont tué. Chose déconcertante au point de vue politique, au lieu de couvrir les meurtriers disciplinés obéissant aux ordres de tuerie, il les incarce pour apaiser la colère populaire. Il est plus que probable que notre gouvernement républicain

français aurait agi autrement : il aurait couvert les meurtriers, en attribuant les causes du meurtre à la foule insurgée.

Et, ce qui montre bien que le mouvement de révolte ne part comme point initial, que d'un noble sentiment de solidarité avec les victimes du militarisme, c'est que nulle part on ne voit une base de revendication économique servir de plate-forme à l'effervescence populaire. Et pourtant le cri de Grève générale ! se fait entendre ; l'organisme de classe se met en mouvement, en proclamant l'arrêt de tout travail, en paralysant la marche des chemins de fer, en fermant même les imprimeries qui ne donnent plus de presse inspiratrice, plus de journaux informateurs.

Ce n'est pas une augmentation de salaire, ce n'est pas une question de temps de travail, ce n'est pas une famine à la suite d'un chômage prolongé, non, ce n'est rien de tout cela. C'est l'élément qui gronde par ses bouillonnements de passions généreuses en faveur de Mazzini, symbole de l'esprit anti-guerrier, et des autres victimes du monstre patrie.

Et ces femmes de Bergame se couchant sur la voie ferrée pour arrêter le train, étaient-ce des grévistes demandant plus de respect pour leur sexe et plus de pain pour leurs mioches ? Pas le moins du monde. Ces héroïnes dignes de l'antiquité, s'exposant à se faire écraser pour arrêter le travail et marquer par cela même l'unité de protestation contre le martyre imposé à un brave, contre les institutions barbares qui font s'entre-tuer les hommes.

Où, une émeute, prodrome d'une révolution, peut être déterminée par un acte individuel d'une haute portée humaine.

Si on analyse bien ces mouvements de colère populaire, on discerne que le peuple aspire à un idéal de justice et d'humanité.

Mais, pour que ces mouvements du peuple donnent le maximum de résultat, il faut les préparer par une intelligente propagande éducative. Et cette propagande, pour développer la conscience et grandir l'audace du travailleur, qui doit la faire ? Les anarchistes, parce que les principes qu'ils défendent et l'idéal qu'ils poursuivent émanent d'une philosophie la plus élevée jusqu'à ce jour.

Aux militants à ne point se décourager.

Pierre MARTIN.

ECHOS

HUMANITÉ

On vient de distribuer les récompenses de la Société Protectrice des Animaux. Savez-vous le nom de l'heureux gagnant du Premier Prix du Président de la République ?

Ne cherchez pas. L'être bon, doux, humain, qui a été désigné, est tout simplement Hennion et il exerce le métier peu honorable de Préfet de Police.

N'est-ce pas une insulte au bon sens ? Voilà un bonhomme qui, dans les manifestations, lance ses horribles Cosaques sur les travailleurs, qui tolère l'ignoble passage à tabac, qui couvre ré-

guillement les brutes de la police et qui, paraît-il, est d'une douceur extraordinaire envers nos « frères inférieurs ». Ne pourrait-on exiger de lui qu'il soit aussi humain envers les hommes.

LE PAPE A PARLÉ

et naturellement, il n'a pas manqué de dire une bêtise.

Le vieux Sarto ne veut pas de catholiques fidèles. Et ses déclarations montrent l'opposition irréductible qui existe entre la Science et la Religion.

Savourez le morceau :

« Tout catholique qui craint de passer pour cléricale est un catholique tîde. Il convient de mettre les prêtres en garde contre les assauts sournois qui viennent non tant des ennemis de l'Eglise que de quelques-uns de ses fils, et il faut se méfier de ceux qui adoptent certaines idées de conciliation de la foi avec l'esprit moderne, idées qui conduisent beaucoup plus loin qu'on ne pense : non seulement à l'affaiblissement, mais à la perte totale de la foi. Il convient de réprimer ceux qui continuent à jouer avec des erreurs manifestes et croient rester dans l'Eglise parce qu'ils suivent les pratiques religieuses. »

Sarto avoue qu'il y a incompatibilité absolue entre la Science et la Foi.

Enregistrons précieusement l'aveu.

LES INCORRUPTIBLES

On lit dans le Matin aux petites annonces :

Jeune député, avocat, docteur en droit, désire une situation honorable, lucrative, sans appoint. — Adresse, Mandat télégraphique, 1493, bureau restant 25, Paris.

Quand nous disions aux électeurs que leurs avocats-députés étaient tous prêts à se vendre moyennant un honnête sa-

laire, les braves gens poussaient des cris indignés.

Et pourtant...
En tous les cas, voici un jeune O. M. qui ne perd pas son temps. Mais que dire de ce député qui demande une situation honorable. La sienne ne l'est donc pas...

UN MOT DE GREVY

Du Courrier du Parlement :

C'est M. Clemenceau qui le rappelait, il y a quelques jours. Il l'appliquait au Parlement qui, malgré les remous électoraux, ne change guère ses mœurs.

— C'est curieux, disait Jules Grevy à quelqu'un qui lui parlait de nominations à faire dans la magistrature pour mettre un peu d'esprit nouveau dans ce corps immuable, j'ai un tonneau de vinaigre dans ma cave, où je mets continuellement du vin sans jamais, trouver autre chose que du vinaigre au robinet.

COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

Péan va partir au bain !

La révision du procès

Preuves de son innocence

Judi 18 juin à 8 h. 30 du soir, salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton.

Grand Meeting

ORATEURS INSCRITS

Thullier, secrétaire du Comité de Défense Sociale.

G. Yvetot, secrétaire de la C. G. T. Sicard de Plazoulles, vice-président de la Ligue des Droits de l'Homme.

Louis Oustry, avocat à la cour d'appel de Paris.

Jacquemin, de la Fédération Communiste Anarchiste.

Minot, secrétaire de l'Union des Syndicats.

Marcel Sembat, député de la Seine.

Congrès Anarchiste International

Maintenant que voilà terminée la campagne antiparlementaire au cours de laquelle bien des inconnus, révoltés comme nous et ne voyant pas tout au mieux dans notre belle humanité, ont trouvé leur voie, un travail pressant d'organisation nous appelle :

C'est la préparation du Congrès International d'août-septembre de Londres. Plusieurs appels nous sont déjà parvenus du comité organisateur, mais nous attendons la fin de la dernière campagne, où toute notre activité était prise, pour résumer ces appels et les transmettre à tous les groupes.

Ce moment étant venu, les groupes et individualités sont avisés qu'il nous faut savoir dans le plus bref délai possible — nos camarades anglais le demandent instamment — ce qu'ils décident sur les questions suivantes :

Composition de l'ordre du jour ; Rapports à présenter ; Envoi de délégués par les groupes ; Aide pécuniaire pour frais d'organisation à Londres et pour le séjour des délégués ; Organisation d'un meeting monstre à Paris la veille de l'ouverture du Congrès, et ensuite départ de tous les délégués étrangers et français réunis ici.

Pour l'instant, camarades, nous vous demandons de répondre sans retard à ce petit questionnaire. Réunissez-vous au plus tôt, discutez les différentes questions, faites vos propositions de façon que dans les derniers jours de juin, sans aucune faute, un travail définitif puisse être adressé au Comité organisateur.

Camarades, Nous avons beaucoup à faire et quand

cela est possible nous devons nous unir avec méthode sans rien laisser au hasard.

Il faut que l'idéal anarchiste soit connu des masses ;

Il faut que nous devenions une force ;

Il faut que nous intensifions notre propagande pour atteindre toujours plus d'anarchistes qui ignorent, de bonnes volontés qui veulent agir, d'êtres de dignité que rien ne courbe pour les révolger davantage.

Beaucoup viendront à nous quand nous travaillerons sérieusement, inlassablement, sans défaillance et méthodiquement à la diffusion de notre idéal de justice et de tolérance.

A l'œuvre tous !
Par la pensée,
Par l'action,
Par l'aide matérielle.

Le Comité d'Initiative.

Adresser toute correspondance à Leclerc, 121, rue de la Roquette (11^e).

Les fonds à Albret, 51, rue Lhomond (5^e).

P.-S. — Une effort pressant est nécessaire pour combler le déficit occasionné par la campagne antiparlementaire.

Nous comptons sur tous, rapidement.

COMITÉ D'INITIATIVE

Réunion du Comité d'Initiative le lundi 15 courant, salle Janin, 4, boulevard Magenta, à 9 heures du soir. Préparation de la réunion des correspondants.

Les camarades sont priés d'être tous présents, en raison de l'importance de cette réunion.

Le Gâchis parlementaire

Le ministère Ribot est constitué. Cela ne veut pas dire qu'il vivra ; mais enfin, le sénateur du Pas-de-Calais a trouvé une quinzaine de collaborateurs qui ont consenti à se sacrifier pour le « bien général ».

Delcassé a oublié son anthrax et Bourgeois son incurable maladie des yeux. Braves gens !

Naturellement, la presse de droite est dans la jubilation, cependant que celle de gauche exulte son mécontentement.

« C'est un défi au suffrage universel ! » clament les unifiés valaisiens et les socialistes.

Pauvre suffrage universel !

Voici un mois qu'on a daigné le consulter pour lui demander à quelle sauce il désirait être mangé et il a répondu qu'il voulait bien être fricassé, mais à condition que ce soit par les gens de la gauche.

Mais Poincaré est intervenu : « Je suis l'arbitre impartial des partis, a déclaré l'homme de l'Elysée ; puisqu'il y a à la Chambre une majorité de gauche, je vais faire un ministère qui comprendra une majorité de droite. »

C'est une façon comme une autre de rétablir l'équilibre.

Trouverons-nous jamais une meilleure occasion de montrer au peuple la blague du suffrage universel. Les électeurs ont voté, ils ont déclaré qu'ils voulaient que le gouvernement se comporte de telle façon, et, immédiatement, Poincaré, qui se moque de ce qu'on appelle en argot parlementaire « la volonté populaire », s'empresse de suivre une ligne de conduite diamétralement opposée.

Il est vrai que certains prétendent qu'ils n'ont rien compris aux dernières élections ; cela doit être vrai, puisque tous les partis ont crié victoire et que le Matin a éprouvé le besoin d'ouvrir une nouvelle consultation sur l'avenir de la République.

Peut-on se moquer du monde d'une façon plus agréable ? Le « peuple souverain » vient de voter et le résultat de son vote a été tellement clair qu'on lui dit immédiatement :

— Vous venez de nommer des représentants ; très bien. Mais, au fait, que désirez-vous ?

Vous allez me dire que le ministère Ribot ne vivra pas puisqu'il aura fata-

lement contre lui toutes les forces de gauche, trois cent vingt députés environ.

C'est peut-être vrai. Mais, quand on connaît les combinaisons qui se font dans les couloirs de la Chambre, quand on sait que la plus grande partie des députés est prête à se vendre à condition qu'on y mette le prix, on reste sceptique sur l'opposition irréductible des adversaires du cabinet.

D'ailleurs, le ministère Ribot a un atout sérieux : la compétence universelle des gens qui le composent.

Voyez Manoury, par exemple : voilà un gaillard qui connaît admirablement toutes les questions à résoudre et qui peut accepter n'importe quel portefeuille.

Vous en doutez ? Lisez plutôt :

Tout d'abord, Ribot offrit à Manoury le sous-secrétariat des Finances. « J'accepte, déclara le député de Chartres ; je connais admirablement les questions financières. »

Quelques instants après, on lui proposa de devenir sous-secrétaire d'Etat à la Marine marchande. Manoury se découvrit soudain une âme de navigateur et il se déclara prêt à prendre la haute direction des affaires maritimes.

Mais, dans l'après-midi, Ribot se ravisa. Métin venait de refuser le ministère du Travail : « Un type de la compétence de Manoury doit être un travailleur », pensa le futur Premier. Et Manoury devint ministre du Travail vers trois heures de l'après-midi.

Mais à sept heures du soir, Chautemps, qui devait prendre les Colonies, passait à la Marine.

Il fallait le remplacer. On pensa aussitôt à l'universel Manoury, et c'est ainsi que cet homme remarquable, après avoir accepté le sous-secrétariat des Finances, puis celui de la Marine marchande, puis encore le ministère du Travail, devint finalement ministre des Colonies.

Quant à nous, anarchistes, qui savons fort bien que nous n'avons rien à attendre d'un ministère, qu'il soit de droite ou de gauche, attendons les événements et profitons de l'actuelle décomposition des partis pour montrer au peuple qu'il ne doit attendre sa libération que de lui-même.

Emile AUBIN.

La main-d'œuvre étrangère

La question de la main-d'œuvre étrangère mérite, croyons-nous, une étude approfondie de la part des militants qui veulent empêcher des erreurs qui seraient préjudiciables à la classe ouvrière.

Il nous faut éviter de réveiller cet esprit chauvin qui sommeille chez beaucoup d'individus et que la moindre exaltation pourrait réveiller.

Certes, nous souffrons de la main-d'œuvre étrangère mais, au lieu de critiquer les effets, il est beaucoup plus logique de rechercher les causes de cette situation et de désigner ceux qui, étant les vrais intéressés, sont les vrais coupables.

C'est pour ne pas avoir procédé de cette façon que, dans certaines industries, le Bâtiment par exemple, nos camarades déclarent une guerre sans merci aux ouvriers étrangers qu'ils traitent de jaunes, de renégats et de kroumirs.

S'engager dans cette voie aurait pour

résultat de dresser des ouvriers ayant les mêmes intérêts, souffrant des mêmes maux, les uns contre les autres, sous prétexte que le hasard leur a donné des nationalités différentes.

Soyons un peu moins égoïstes, mais par contre un peu plus logiques.

Le qualificatif de jaune, de renard, de traître à la cause, est appliqué un peu trop à la légère ; ce n'est pas uniquement sur le morceau de carton qui porte le label confédéral que l'on peut se faire une opinion de celui qui en est porteur, il importe surtout que l'individu soit éduqué au point de vue social.

Nombreux sont les révoltés sincères qui vivent encore en dehors des organisations syndicales ; nous pouvons le déplorer et continuer à nous dépenser pour les amener à nous, mais nous devons agir avec prudence et surtout avec bienveillance.

Une des causes les plus préjudiciables est le sot égoïsme dont sont imprégnés un trop grand nombre de mili-

tants syndicalistes ; trop nombreux encore sont ceux qui regardent avec indifférence, avec dédain et mépris les simples cotisants, et ces procédés ont pour résultat d'éloigner les individus des organisations.

Grisé par cette vanité, se croyant d'essence supérieure, on en arrive à oublier que ce qui fait la noblesse, la beauté d'un militant, c'est la simplicité, la modestie, le désintéressement. De là à créer une secte spéciale d'autocrates parmi la classe ouvrière, il n'y a qu'un pas.

Inspiré par ces multiples erreurs, on en arrive à croire qu'en dehors du syndicalisme, il n'y a plus rien. Cependant, la vérité est toute autre ; n'oublions pas que les ouvriers étrangers que l'on va recruter au delà des frontières ne sont pas forcément des jaunes, des kroumirs, mais bien des camarades, inconscients pour la plupart, venus ici pour gagner un salaire supérieur à celui qui leur est octroyé chez eux, et partant se procurer un peu plus de bien-être. Ceux qui viennent isolément, soit qu'ils soient appelés par des amis ou des parents habitant Paris, lesquels les font venir bien souvent après leur avoir procuré du travail à l'avance, sont animés des mêmes sentiments que les provinciaux français lorsque ceux-ci quittent leur campagne pour se diriger sur les centres industriels et commerciaux.

En règle générale, il en est ainsi pour tous les émigrants.

Quant à ceux qui sont victimes d'un racolage quelconque, soit que celui-ci soit organisé, en temps de grève ou en temps normal, devons-nous, sans étude préalable, les traiter en ennemis ? Je dis non, parce qu'ils ont été induits en erreur par les abjects racleurs qui se sont bien gardés de leur dire le rôle qu'on veut leur faire jouer en rentrant en France.

D'ailleurs, n'avons-nous pas vu, souvent même, pendant des périodes où grèves, des équipes d'ouvriers étrangers qu'on était allé recruter pour remplacer les grévistes, repartir d'eux-mêmes dans leur pays après avoir constaté l'ignoble besogne qu'on voulait leur faire faire.

Il faut donc en déduire que les ouvriers étrangers qui viennent en France ont droit à notre sympathie. Un devoir s'impose à nous, c'est celui de les approcher, de les attirer dans nos organisations et de leur faire comprendre l'intérêt qu'il y a pour eux de se grouper et de se solidariser avec leurs camarades de misère.

Mais il faut leur montrer aussi que leur ennemi est celui qui veut les dresser en concurrents contre les travailleurs français, et que tous doivent s'unir contre les détestables de la propriété et de l'autorité.

Plus haut, j'ai dit ce que je pensais de certains militants syndicalistes, infatués de leur personne ; qu'il me soit permis de dire à Lacotte, que je connais comme bon militant syndicaliste, que ce n'est pas la masse, ceux que l'on traite d'inconscients, qui doivent faire des sacrifices, mais bien les militants eux-mêmes. C'est à nous à faire des concessions, à être tolérants et surtout à être patients à l'égard des ignorants de notre classe. Le militant révolutionnaire doit avoir un abord facile, éviter de vexer le profane pour ne pas en faire un buté, saisir toutes les occasions pour faire la critique de la société que nous subissons.

Pour nous, producteurs qui nions la Patrie, il n'y a pas d'étrangers à combattre, mais une classe de coquins qui vivent de la misère des travailleurs, et que par tous les moyens, nous devons chasser, pour assurer à tous plus de bien-être et plus de liberté.

THUILLIER.

Socialisme et Coopération

Joué dernier, le citoyen Poisson faisait une conférence à Argenteuil, sous la présidence de A. Lebey, sur l'Évolution Commerciale et la Coopération.

Nous avons été surpris d'entendre ce socialiste coopérateur venir préconiser l'union des petits commerçants afin de pouvoir lutter contre les maisons à multiples succursales, puis ensuite faire appel à l'auditoire pour venir renforcer le petit nombre de coopérateurs d'Argenteuil. Quelle cuisine électorale !

Puis un administrateur vient dire que si les coopérateurs étaient plus nombreux, parlant où il y a un magasin de répartition, les travailleurs organisés auraient bientôt une maison commune à eux.

Nous nous sommes contentés de déclarer que nous, les anarchistes, étions bien partisans de la coopération, mais à condition qu'elle ne soit pas basée sur l'égoïsme et le trop perçu, et surtout que les employés ou administrateurs de ces sociétés ne s'allouent pas des appointements aussi élevés que ceux que nous savons être touchés par certains manitous, émolument qui approuvent beaucoup de ceux des parlementaires.

Nous profiterons d'une prochaine circonstance pour expliquer notre conception sur la coopération.

LES POUDRES DE LA MORT

PIERRE & CADIOU

Il est un peu tard, diront peut-être les camarades, pour nous parler de cette affaire déjà vieille et qui défraye la chronique des journaux depuis si longtemps. Mais comme il n'est jamais trop tard pour bien faire, peut-être ne sera-t-il pas inutile que nous disions quelques mots au sujet de cette affaire mystérieuse.

En effet, voici près de cinq bons mois que l'ingénieur Pierre, sur des présumptions qui ne reposaient sur rien de bien sérieux, puisqu'au cours de l'instruction aucune charge précise ne fut relevée contre lui, était, par un juge qui depuis est devenu célèbre, Bédart de la Noë, incarcéré. Les journaux ont longuement parlé des procédés employés par ce juge moderne pour arriver à établir un acte d'accusation contre Pierre.

Mais ce fut en vain. Aussi, comme Pierre était autre chose qu'un vulgaire travailleur (rappelons-nous le malheureux Durand condamné à mort, alors que ses juges le savaient parfaitement innocent), comme Pierre était ingénieur, les journalistes, après bien des hésitations, s'intéressèrent à son sort, et menèrent campagne dans leurs journaux respectifs, en faveur de l'acquéiesse.

D'autre part, comme Pierre en savait long et que le scandale des poudres menaçait de se rouvrir, une mise en liberté provisoire vint à point pour l'empêcher de partir.

Nous n'avons guère protesté contre la détention prolongée du prétendu meurtrier de Cadiou... C'est vrai. Mais s'il nous fallait protester spécialement pour tous ceux qui sont aussi intéressants que Pierre et qui, sur un rapport policier plus ou moins mensonger, sont arrêtés et emprisonnés pour de nombreuses années de prison, les quelques colonnes de notre journal n'y suffiraient pas.

Et puis, il faut le dire, l'ingénieur ne nous est guère sympathique, car s'il est prouvé que les catastrophes de l'Éna et de la Liberté, qui ont coûté la mort à plusieurs centaines de malades, sont dues à la mauvaise qualité du coton qui entre dans la confection des poudres et qui était fabriqué en grande partie à l'usine de la Grande Palud, Pierre, de même que son patron, aurait une grande part de responsabilité dans ces criminels agissements puisque c'était sous son contrôle que la fraude s'effectuait.

Pour décharger sa responsabilité il a, il est vrai, adressé des lettres anonymes au ministre compétent, ce qui démontre bien la valeur morale du type.

Mais, selon nous, cela n'était pas suffisant : la conscience de Pierre aurait dû lui dicter son devoir d'un autre manière, c'est-à-dire se refuser catégoriquement de prendre part à ces procédés de fabrication dont il savait très bien quels seraient les meurtriers résultats.

Étant en vacance forcée, dans mon patelin, la semaine dernière, j'accablai un copain à son champ, où il allait biner pois et patates. Il faisait chaud ; mais lorsque nous fûmes arrivés, au lieu de travailler, nous nous étendîmes à l'ombre d'un cerisier, pour prendre quelque repos.

VARIÉTÉS

Les Vendus

Il est des êtres dont le contact provoque des hoquets répulsifs lorsqu'on se trouve tout à coup en leur présence. Non pas que ces êtres soient bien terribles, et leur force bien grande — ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'en veut bien leur en donner — mais infectieux à un point qu'ils souillent tout ce qui les touchent : l'air, les vêtements, les objets qu'ils touchent ; ils provoquent le dégoût, le dépit, la colère, mais non la haine.

Acarus galeux, larves visqueuses d'un régime affreux et crapuleux, sur un mot, sur un geste, au nom d'une convention criminelle qu'on dénomme « loi », ils tuent, pillent, violent, pataugent dans les charniers qu'ils accumulent sur leur passage et y bâtissent leurs gloires... Bêtes immondes se vautrant dans leurs déjections.

Le travail de l'usine et des champs est trop dur pour leurs membres trop flasques. Crime organisé, banditisme légal, telle est leur métier, telle est la mamelle à laquelle ils sucent les sueurs du peuple.

Ils sont les amants préférés de certaines femmes hystériques et vicieuses, qui cherchent sur leur corps l'odeur putride des carnages anciens ou récents et des borborygmes sanglants qui les grisent et les font se pâmer. Le vice attire le vice ; les anormaux ont des signes particuliers qui les font se reconnaître et s'accoupler.

Ils portent sur leurs vêtements la preuve hiérarchique de leur dégradation ; quelques-uns y étaient des preuves de crime ; tous ont leur brevet de prostitution.

Gradaillat, gradaillons, tondus, pelés, esclaves et bandits, théorie malpropre, horde criminelle et sauvage, bave sanglante d'une honteuse institution.

A. Narchot.

Depuis un moment, nous étions assis, lisant notre journal, quand un camarade, qui travaillait non loin de là, nous ayant aperçus, vint nous rejoindre. — Bonjour. — Bonjour. Une poignée de main et nous causâmes.

Tout d'abord, les élections furent notre sujet de conversation. Les 102 furent mis sur le tapis et vous pensez bien que la présente situation politique fut sérieusement examinée.

Ensuite, nous passâmes à d'autres sujets et comme justement dans le *Petit Parisien* du jour, un article à sensation sur l'affaire Cadiou (le rapport de l'expert armurier) tendait à démontrer que la balle qui tua Cadiou était identique à celles qui furent vendues à Pierre, ce qui, d'après ce journal, constituait presque une preuve de culpabilité, nous commentâmes cet article et la mystérieuse affaire fut discutée.

— Que Pierre soit coupable ou non, nous dit le camarade, du meurtre de l'usnier, ce n'est pas à nous de rechercher la preuve des prétendues charges qui pèsent sur lui, nous laissons cette besogne aux policiers et aux magistrats. Mais ce que nous pouvons dire, c'est que les deux personnages sont peu dignes d'intérêt. Nous ne pouvons guère plaindre l'usnier patriote de la Grande Palud, cet individu qui, en quelques années, en employant des procédés de fabrication défectueux, qui ont coûté la mort à des centaines de malheureux, trouve le moyen de réaliser des bénéfices, qui lui permettent de rembourser ses commanditaires... des capitalistes allemands.

Quant à l'ingénieur, qui a déjà commencé à manger le morceau, soyez persuadés que, quelle que soit sa responsabilité, il ne sera plus inquiété. Il est en liberté, tant mieux, c'est tout ce que je lui souhaite. Il en a toujours assez dit pour que nous sachions à quoi nous en tenir sur les mœurs qui régnaient dans l'administration des poudres, ce dont nous nous doutions déjà. Mais lorsque de pareilles affirmations viennent de la bouche d'un ingénieur qui a travaillé dans la partie, elles ont beaucoup plus de poids et risquent d'être mieux entendues du public. Comme elle éclaire ce drame d'un jour singulier, cette phrase prononcée par Pierre à des journalistes, qui, naïvement, s'étonnaient que de pareilles combinaisons puissent avoir lieu : « C'est chose tellement courante pour qu'en haut lieu personne ne l'ignore. »

En lui, la gabegie et le désordre monstrueux ont libre cours dans notre beau régime... N'est-ce pas la seule raison d'être de notre bourgeoisie capitaliste ? Et de pareils desseins ne seront plus possibles que le jour où le peuple se révoltera et en aura assez d'être l'innocente victime de ces ânes cupides et sans cœur qui se enrichissent qu'avec les dépouilles des morts.

Alors, l'on ne verra plus de fournisseurs de pouceux qui s'enflamment toutes seules, faisant sauter canons et cuirasses avec les équipages. Des fournisseurs de viandes pourries, empoisonnées, les malheureux soldats qui les consomment. Et des constructeurs de casernes malsaines et qui s'écroulent, ensevelissant ceux qui y logent.

SCENES PROVINCIALES

Le Raccommodeur

« Voilà le raccommodeur de faïence et de porcelaine !... On raccommode avec pr-pr-pr-relé, solidité, la faïence et la porcelaine, l'albâtre, le verre, le marbre, l'ivoire, l'os !... Voilà le raccommodeur de faïence et de porcelaine !... »

A l'entrecôte des raccommodeurs des grandes villes, celui-là n'a pas de musique pour s'annoncer, mais d'une voix forte, déjà éraillée par l'abus de l'alcool et par le jus de la chique qui ne le quitte jamais, il sait se faire entendre par ses clients occasionnels...

Comme il n'apparaît qu'à des époques déterminées, lorsqu'il passe dans les bourgeois ou villages berrichons, il est toujours certain de trouver le bon travail.

Quand retentit son appel, les ménagères s'empressement pour lui offrir l'objet précieux, que l'on conserve comme un trésor et que, par mégarde, l'on a cassé, ou le modeste plat de cuisine qui, lui aussi, a été brisé par inattention.

— Et l'homme, vous vendrez bien vouloir là, j'ons queque chose à vous faire raccommode.

L'homme, un grand type aux cheveux roux, puant la goutte et le tabac à plein nez, s'approche, et alors l'on discute.

— Combien ça s'ra ? — Dame là tant d'agraffes à mettre, comme c'est deux sous par agraffes, ça ira tant.

La ménagère, tout en maugréant contre la cherté de la vie, a Pensez donc, tout raugment, bentout j'aurons autant de bénéfice à racheter des plats neufs » lui donne l'ouvrage à exécuter.

Quand il a ramassé pas mal d'ouvrage, notre raccommodeur cherche une bonne place à l'ombre des maisons, si c'est en été, dans une grange en hiver, et vaillamment se met à la besogne.

Aussitôt que les gamins l'aperçoivent, vite ils accourent se ranger autour de lui et, silencieux, d'un oeil attentif, ils suivent ses moindres gestes.

Jamais il ne les chasse, car toujours il en a besoin pour faire ses commissions. A l'un il enverra chercher du vin, plein son bidon, à l'autre son pain,

et ainsi de suite ; quand il s'est bien rassasié, il leur conte des historiettes, qui font la joie des bambins.

La besogne finie, à tous il donne une poignée de main et, le cœur gros, car ils l'aiment quelque peu cet errant qui n'a ni toit ni feu, mais qui n'en a pas moins un cœur, ils le regardent partir faire la livraison de son travail et continuer son chemin vers d'autres villages.

Et lorsqu'il est loin, bien loin, ils entendent encore sa chanson d'appel : « Voilà le raccommodeur de faïence et de porcelaine !... »

Les capitalistes au Maroc

Quand nous affirmions que la conquête du Maroc avait pour but, non pas la création de ce malheureux pays, mais la possibilité pour nos capitalistes de faire là-bas des affaires fructueuses, les patriotes nous traitaient de menteurs, et c'est tout juste s'ils n'ajoutaient pas que nous étions vendus à l'Allemagne. Je me souviens qu'un jour le citoyen Bonnet, candidat radical à Aupervilliers, s'élevait, pendant une heure, à me démontrer que j'étais dans l'erreur en avançant une supposition aussi dénuée de patriotisme et qu'il m'affirma gravement que les gouvernements français n'avaient en vue que le bien-être des indigènes.

Et ce brave homme — car c'était au fond un brave homme — chercha à me prouver que le Maroc allait devenir une nouvelle France, et que nos compatriotes trouveraient là-bas, bonheur, bien-être et tout le restant.

Voici un document qui prouvera aux moins clairvoyants que les oiseaux de proie de la spéculation se sont abattus sur ce malheureux pays et que les Français, qui voudront s'y établir, seront, comme en France, exploités par la tourbe des capitalistes toujours à la recherche d'une bonne affaire.

Nous surprenons le nom de la Banque, ne voulant pas faire de réclame à cette maison :

Casablanca, le 30 mai 1914.

Beaucoup de terrains ont été réalisés ces derniers temps par nos soins, les bénéfices pour quelques-uns ont été considérables. Devant les encouragements que nous recevons de toutes parts, nous continuerons régulièrement le service de notre clientèle qui donne en aperçu très exact de la situation et dont les prévisions se sont réalisées par des faits.

Moyennant une commission de 5 %, la maison se charge de toutes les démarches et formalités d'achat. Elle garantit, en outre, la régularité des titres de propriété sur toutes affaires traitées par son entremise.

Monsieur,

Depuis notre dernière circulaire, un grand fait domine l'actualité : la jonction du Maroc Oriental et du Maroc Occidental par la prise de Taza.

Cet événement, dont les conséquences sont considérables, ramène l'attention du plus grand public qui, accablée par les élections, paraissait s'en être quelque peu détournée.

Il est particulièrement heureux que les regards soient attirés sur le Maroc au moment où s'y établit et s'y propage une situation particulièrement prospère.

Un événement passé presque inaperçu, mais gros de résultats pour l'économie du Maroc, a été la promulgation du règlement minier. La mise en œuvre des richesses minières va donner une impulsion énorme aux affaires, non seulement par l'aliment nouveau de trafic qui en sortira, mais surtout et d'abord par la mise en chantier de tous les grands travaux de route et de voirie, d'énergie qui ont le cortège obligé des entreprises minières.

Porte d'entrée de tout le grand Maroc minier qui est le Maroc Central, le port de Casablanca se prépare activement aux nécessités prochaines. Déjà le port intérieur s'achève et les terres pleines principaux se remblaient. Quelque démesure que soit la progression du trafic, elle ne distancera plus le progrès de l'aménagement et de l'outillage. Il est à noter que tout ce qui a été fait là-bas dans la plus grande pénurie de ressources. On nous promet un redoublement d'activité quand on aura enfin les fonds de l'emprunt. Après un court ralentissement, l'immigration s'accroît de nouveau en même temps que les transactions immobilières. Les chantiers de construction se multiplient et la ville s'étend chaque jour, infligeant un démenti journalier aux envieux qui voudront être les mauvais prophètes de son avenir prodigieux.

Veuillez agréer, Monsieur, nos salutations les plus empressées.

Et l'on nous affirmera maintenant que la conquête du Maroc n'est pas seulement une entreprise capitaliste.

Mais qui dira les « honnêtes bénéfices » touchés par les forchans qui ont décidé cette expédition et par ceux qui l'ont dirigée.

AUX ANARCHISTES DE LA RÉGION DE CAEN

Nous faisons un pressant appel aux anarchistes de la région de Caen pour qu'ils viennent nous aider à former un groupe destiné à mener la bataille en se plaçant strictement au point de vue libertaire.

Il est triste de penser qu'aucun groupe n'existe en ce pays et que les ouvriers deviennent chaque jour plus nombreux.

Il est indispensable que la parole anarchiste se fasse entendre et que nous déclarions une guerre sans merci aux exploités de toutes sortes : politiciens, exploités, marchands d'alcool.

Nous comptons donc que tous ceux qui partagent nos idées et qui pensent que notre propagande est nécessaire viendront nombreux à la réunion qui aura lieu au pont d'Hérouville le dimanche 21 juin à 2 heures du soir.

Ordre du jour : Lutte contre les marchands de viande humaine ; propagande antialcoolique ; formation du g. o. p. S'adresser à Pierre Bequerier, chez Charnard à Hérouville.

P. S. — Une collecte faite il y a quelques jours par Bequerier a produit 4 fr. 75 pour le Congrès Anarchiste de Londres.

APRÈS LA GUERRE DES BALKANS

LES RÉSULTATS D'UNE GROISADE

La guerre qui a laissé des plaies profondes dans le cœur du peuple bulgare et qui a appris aux pauvres gens toutes les beautés du grand patriotisme, a eu dans son commencement un certain succès parmi tout le monde. C'est vrai, tandis que les uns — la minorité — y voyaient une nouvelle croisade contre les mécréants, les autres n'y cherchaient que des affaires financières. Les « puissants du jour » rêvaient la grande Bulgarie, voir Constantinople. Tout le monde clamait la guerre : les partis bourgeois lui faisaient une grande propagande, aidés par une fraction de socialistes, l'un de ses chefs, G. Vassileff en tête, qui proclamait contre les Turcs une lutte sans merci. Le gouvernement « forcé » par la volonté du peuple souverain, décidée avec la « contrainte dans le cœur », de donner issue à la colère populaire. Le roi « en tête » de ses braves soldats attaque les infidèles.

On connaît ce qui arriva. La Bulgarie donna aux Roumains de riches provinces pour ne recevoir que de tristes contrées en Thrace. Les Macédoniens tombent enfin sous la domination du roi chrétien, Pierre de Serbie ; ce fut la réalisation d'un rêve caressé par eux depuis plus de 500 ans, mais, hélas ! ils regrettaient déjà, dit-on, le Croissant. De l'autre côté, Ferdinand, quoique trop fin diplomate, se montra bien myope et n'a pas su voir plus loin que son nez.

La guerre finit. Et voilà maintenant que les pots-aux-roses se découvrent l'un après l'autre. Les ministres s'entra'accusent, les partis d'opposition en profitent, crient que la Bulgarie a été vendue ; après l'avoir prônée, les socialistes blâment la guerre, et ils ont beau jeu, jetant leurs filets de vote, de faire une moisson riche après la gabegie où se trouve plongée la Bulgarie. Et le peuple, le pauvre peuple, que fait-il ? Il regarde bêtement couler tous ces flots d'entre : on étale devant lui les gaspillages de certains « braves militaires », les misères de la guerre, le grand patriotisme des gouvernements, on lui fait voir les causes de la débâcle. Les mémoires de participants, les rapports officiels, des volumes, des documents, tout cela lui est dévoilé, mais personne ne dit : A bas la guerre ! Oh ! non. On semble flageller les coupables, on semble pleurer la défaite de la Bulgarie, mais tous les partis politiques, sans exception, veulent, comme toujours, profiter du malheur du peuple ; tous veulent anéantir leurs adversaires et tous croient en sauveur au peuple : « Oh ! n'écoutez pas ceux-là, ils sont les traîtres, fait de moi ton représentant, ô pauvre peuple, porte-moi au pouvoir et nous saurons

laver les souillures nationales avec... le sang d'une nouvelle guerre. » Et le bon peuple envoie ses sauveurs au Parlement. Plus nombreux sont les rouges : ce sont ces farouches socialistes qui entrent enfin au temple pour faire trembler les murs par leurs vociférations.

Dans tout le vacarme, dans tous les écrits, parmi toutes les voix qui hurlent contre cette guerre néfaste et malheureuse (mais pas contre la guerre elle-même) j'entends pourtant une nouvelle voix, celle d'un tout petit journal, *Rabotnichka Mislal* (La Pensée Ouvrière), rédigé à Sofia par un groupe d'ouvriers. Dans les sept numéros parus, ce journal syndicaliste révolutionnaire se déclare ouvertement antimitariste, antiparlementaire et lutte pour une Confédération générale du Travail à la forme de la C. G. T. française. C'est la première fois qu'en Bulgarie on constate un effort semblable, exclusivement ouvrier, cherchant à se débarrasser de la tutelle des deux fractions de la social-démocratie bulgare, qui savent fort qu'en divisant le monde ouvrier en deux partis antagonistes, elles réussiront mieux à les tenir sous leur joug. Nos camarades qui sont à la rédaction de ce vaillant petit journal s'efforcent de faire comprendre aux ouvriers que pour avoir son bonheur et sa liberté, il n'est pas besoin des partis politiques, ni d'être gouvernés par eux, mais qu'il n'a qu'à comprendre cette vieille, mais si juste devise de l'International : l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

La classe ouvrière bulgare avec *La Pensée Ouvrière* tente de faire son premier pas d'enfant, trop longtemps gardé au berceau. Quelle marche !

Dans le même temps vient de se fonder un journal purement anarchiste-communiste, *Osobojudenie* (Émancipation), à Roustchouk, journal du groupe du même nom, qui a déjà, dans un laps de temps très court, fait éditer quinze brochures sur l'anarchisme.

Les deux confrères qui marchent côte à côte sont de puissants et sincères voix qui se distinguent nettement dans les gémissements et les pleurements de tous les sauveurs de la Bulgarie défaite.

N.-F. NICOLAEFF.

Les Amis du "Libertaire"

Tous les mardis, à 8 heures du soir, réunion du groupe des amis, salle Chappot, 5, rue du Château-d'Eau. Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

Les camarades sont avertis qu'une balade sera organisée le 5 juillet au profit du « Libertaire ». Le détail dans le prochain numéro.

ETUDES SOCIALES

Par un Paysan

La faillite du programme radical est donc une certitude absolue. Tous les arguments apportés en sa faveur ne détruiront pas dans leur ensemble le fait qu'il existe une coalition du capital contre le travail et que le suffrage universel est impuissant à détruire.

Il est certain que la bourgeoisie reconnaît en partie ses torts, mais il est non moins certain qu'elle ne veut ou ne peut les réparer. Les mêmes faits se reproduisent à cent ans de différence près. En 93 noblesse et clergé se liguaient contre le Tiers Etat. Aujourd'hui c'est la bourgeoisie réactionnaire et la bourgeoisie libre-penseuse qui s'entendent contre le peuple des travailleurs. La manière a changé, mais combien peu. Le terme de l'évolution de la bourgeoisie la porte vers une entente internationale entre capitalistes. C'est pourquoi elle met en avant l'idée de l'organisation des États-Unis d'Europe. C'est son dernier effort qui inévitablement aboutira au même fiasco que toutes ses lois de conservation sociale !

Pour ne pas avoir compris la vie des travailleurs et ne pas avoir su rendre à chacun ce qui lui était dû, elle tombe comme son ombre sur les régimes de violence et d'autorité. Une seule chose durera tant que les hommes existeront et auront besoin de s'organiser en société : c'est le travail. Pourquoi celui-ci n'écarterait-il pas toutes les ambitions inutiles des politiciens, tous les parasites dangereux d'un ordre social quelconque ne pouvant se tenir debout que par le travail du producteur aujourd'hui encore soumis à ces mêmes parasites.

Le capital est-il donc en réalité une si grande puissance devant des prolétaires qui seraient conscients de la force de leurs muscles et de la puissance de leur cerveau ? Pourquoi cette peur du riche vaniteux, ce respect de biens de privilège sortant pourtant de la main toujours vivante du travail, et toujours acquis antisocialement par les classes gouvernantes ? Quelle valeur intrinsèque les ministères d'un pouvoir autocratique — qu'il soit monarchique, oligarchique ou démocratique — auraient-ils devant la force du travail organisé par le travail qui sait et non par la politique qui ignore ?

Ministère de l'Intérieur ? Comme si les bonnes relations entre individus ne découlaient pas directement de leur participation libre au travail qui nourrit, au travail qui donne la liberté et le bien-être ? A quoi tiennent les prisons, les correctionnelles et les cours d'assises, quand la politique organise le travail de façon si injuste, si anormale, qu'il n'y en a pas pour tout le monde et que des milliers d'individus éprouvent de si énormes difficultés à s'en procurer. Et l'on sait au prix de quelles exploitations ! Voilà pourquoi existe un ministère de la Justice, une magistrature assise, une autre debout, une gendarmerie nationale et au bout, l'armée, l'armée de la patrie (!!) Cette maréchaussée-là est spécialement créée contre les grands mouvements ouvriers, soit les grèves ouvrières dirigées contre les puissances capitalistes, soit les mouvements de paysans en révolte contre les malfaiteurs du commerce, bras droit des capitalistes. Que l'on se rappelle les incidents de Fourmies, de la Ricamarie, Châlons, etc., et dans les Vosges de Raon-l'Étape, en ce qui concerne les grèves ouvrières. De nos paysans, les

quel n'a entendu parler de la révolte des vigneron du Midi et des luttes des paysans champenois contre les grands négociants accapareurs du vignoble et détracteurs infects des travailleurs des champs ?

Ministère de l'Industrie et du Commerce ? Antre de brigandage par excellence, où sont fournis tous les tuyaux aux spéculateurs, aux agitateurs, pour qu'ils puissent mieux tondre le producteur ?

Ministère des Affaires étrangères ? Ministère de police internationale, de manœuvres louches, d'espionnage des travailleurs. C'est tout et rien autre chose.

Ministère de la Guerre et de la Marine ? Ministères d'escroqueries où le rasoir du colonel Henry et les faux rapports du commandant Esterhazy font merveille. Paravent sublime derrière lequel les Krupp-Schneider et consorts subtilisent adroitement avec des airs de prestidigitateurs l'argent, le bon argent sonnant et réverbérant du contribuable, de vous tous, généreux électeurs ! C'est avec votre permission, que dis-je, avec la haute protection de votre bulletin de vote que tous ces miracles... s'accomplissent dans les divers ministères. Allez-y donc ! Continuez de voter ! Tels maîtres, tels valets ; il n'y a pas à s'y tromper en politique !

Mais peut-être ai-je tort de dire ces choses ? ! Autant que moi, ouvriers ou paysans, frères de misère, êtes-vous renseignés sur les agissements criminels de la politique ! Il vous reste une fleur d'espoir cependant, une seule... Le socialisme !

Ah ! oui, le socialisme, il obtient des voix dans les Vosges. Il en obtient ici comme ailleurs.

Que veut-il donc faire le socialisme ? J'oublie à dessein sa loi sur les bouillottes de cru ; comme si une loi pouvait empêcher l'électeur de boire ou de ne pas boire quand il a le cuisant.

Ce malaise, du reste, est de la faute au marchand de vins, mais il provient aussi, ne l'oublions pas, de la trop bonne opinion qu'a de son estomac tout buveur qui n'est pas encore affligé d'une gastrite ! J'oublie encore l'armée nouvelle de Jaurès ; comme si des socialistes, frères dans tous les pays par la doctrine elle-même, se voyaient dans l'obligation de se battre afin de se partager le fruit de leur travail. J'oublie également les petites salétés de la cuisine électorale ! Dans ce parti, en effet, les choses, à quelques nuances près, ne passent pas différemment et on y trouve des plats fortement épicés ainsi que dans toutes les cuisines bourgeoises.

Je veux croire pour une fois en l'idéal socialiste parlementaire ! Et pour me griser je cite les paroles de Paul Lafargue (*Humanité* du 24 septembre 1903) :

« Le Congrès de Toulouse doit examiner le rôle que jouent les réformes dans la propagande et l'action générale du parti.

« Le parti socialiste constitué afin d'organiser et de préparer la classe ouvrière à s'emparer du pouvoir politique pour affranchir le travail en transformant la propriété capitaliste en propriété sociale, ne donne et ne peut donner qu'une valeur relative et momentanée aux réformes : elles sont des étapes qui l'approchent du but, quand elles améliorent les conditions de vie et de lutte des travailleurs salariés.

« Ces réformes politiques et économiques seront incapables d'assurer au salarié la fruits de son travail et de lui garantir une vie de paix, de bien-être et d'homme libre, tant que les moyens de production seront la propriété des capitalistes voleurs et parasites.

« Mais le parti socialiste, s'il ne prend pas les réformes pour des panacées aux maux sociaux et s'il ne se fait pas d'illusion sur leur valeur, est partisan de toutes les réformes, parce qu'il est un parti de luttes quotidiennes, qui n'attend pas que la révolution éclate sur sa tête, comme une bombe, on ne sait d'où venue.

« Les réformes sont un des puissants moyens de propagande et d'agitation qui lui permettent de mettre en mouvement les ouvriers et de les obliger à s'occuper de leurs propres intérêts ! Ce refus d'une réforme engendre le mécontentement parmi eux et son obtention les rend conscients de leur force et les encourage à en arracher d'autres.

« Les luttes qu'il faut entreprendre contre le gouvernement, la Chambre et le Sénat pour obtenir une réforme, orientent l'action des travailleurs et de leurs syndicats vers l'arène politique, où guerroient les socialistes ; sur ce terrain seulement, ils peuvent engager leur masse, faire donner toutes leurs forces et livrer des batailles décisives. C'est, en effet, dans les luttes politiques qu'en Belgique, Hollande, Italie et Russie, il a été possible de se servir de l'armée nouvelle, la grève généralisée, dite grève générale. »

(A suivre.)

C. ADAM.

LES JAUNES ÉTRANGERS

Un dernier mot

POUR LE CAMARADE LEGROS

Je ne voudrais pas chicaner Legros quant à son dernier article ; mais il me permettra d'observer qu'il est vain d'épiloguer sur les expressions « contre la main-d'œuvre étrangère » ou « contre la jaunisse étrangère ». Elles sont synonymes. Car ces formules n'ont pas pour but, au nom d'un surnationalisme ridicule et odieux, de chasser les camarades étrangers que les vicissitudes obligent à travailler en France. Loin de nous cette pensée ! Trop de nos compatriotes, traqués par les lois scélérates, les conseils de guerre ou boycottés par le patronat sont obligés de gagner leur pain hors les frontières de la douce république radicalo-hervéiste pour que nous commettions l'infamie d'être inhospitaliers aux persécutés des nations voisines. Nous savons que dans l'enfer capitaliste ceux qui veulent vivre, quoique pauvres, ne sont pas maîtres de leurs faits et gestes. Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'ils abandonnent leur pays natal, leurs amis et parfois leur famille, mais parce qu'ils n'ont que le choix entre la mort et l'exil.

Non ! je le répète, la question n'est pas là. Il s'agit du racolement systématique que pratiquent la *Liberté du travail* et autres agences patronales pour posséder une main-d'œuvre abondante et docile, créer le chômage et la concurrence des bras, faire baisser ainsi les salaires, ruiner l'effort syndical de ces quinze dernières années. Nous combattons cette invasion jaune, qui dans un pays où les travailleurs autochtones sont assez nombreux pour assurer la production, ne peut avoir lieu que parce que le patronat y a intérêt. Donc ne jouons pas sur les mots « main-d'œuvre étrangère » sous-entendu « jaunisse ».

Ceci dit, je déclare être d'accord avec Legros quand il dit : « La révolution sociale seule peut nous assurer à tous le pain quotidien, que Lacotte et les camarades ne l'oublient pas ».

Très bien ! Mais cette révolution, il s'agit de la préparer, de la construire dès maintenant sur des bases solides et non sur les nuages épais de la métaphysique.

Legros dit encore : « Dans la lutte que nous menons contre l'exploitation de l'homme par l'homme, nous ne pouvons, en calquant nos procédés de lutte sur ceux des bourgeois, qu'arriver aux mêmes résultats que la bourgeoisie. »

Parfait ! et j'ajouterais qu'il est nécessaire de rejeter toute la mentalité bourgeoise avec son idéologie quarante-huitarde, sa soif d'autorité et de lucre, sa phraséologie démocratico-financière.

Besogne ardue et ingrate, car l'effort de la bourgeoisie française a été, pour assurer sa domination, de verser par l'intermédiaire de délégués (agents égarés) les pires sophismes au sein du prolétariat.

La révolution sociale ne peut se faire que si les travailleurs prennent le contrôle de tout ce qui déconne de l'esprit petit bourgeois. C'est ce que mes camarades de *Terre Libre* et moi n'avons jamais oublié de faire quand nous avons combattu le préjugé républicain (le meilleur gouvernement), la duperie du jargon libérateur (Fraternité, Humanité), le fonctionnarisme syndical (caricature du Parti bourgeois), le pseudo-internationalisme (le capital ne connaît pas de frontières). Mais je m'arrête ; il me faudrait parler de toutes les infiltrations bourgeoises dans les organisations ouvrières que nous avons dénoncées et cela provoquerait des discussions interminables.

Un dernier mot, Legros croit me renseigner quant à l'incertitude des gros bataillons de cotisards des pays voisins.

Parbleu ! Mais toute la question est là. Et je n'ai jamais perdu de vue que ce serait un désastre pour la révolution prolétarienne si l'invasion étrangère, en nous apportant le capitalisme allemand, le réformisme, le conservatisme, anéantissait la combativité de l'ouvrier français, l'insurgé de 48, de mai 71, le syndiqué d'action directe de 1906.

Comme il paraîtrait bon de se griser de phrases sonores ! Comme il serait doux de répandre à l'ennemi la vieille chanson des bourgeois romantiques : « Tous les peuples sont frères ! Plus de frontières ! »

Mais l'impérieuse question du ventre est là, ce ventre affamé qui n'a pas d'oreilles pour écouter les rengaines sentimentales. Les boyaux sont vides et ce n'est pas avec des mots qu'on les remplit.

LACOTTE.

Nous prions les camarades dont l'abonnement est expiré de bien vouloir nous faire parvenir le montant du rachat, afin de nous éviter les frais de recouvrement par la poste.

LA VIVISECTION

Le professeur Richet, grand vivisecteur comme tous les physiologistes, défend dans le *Matin* la vivisection des crurautes qu'on lui impute. Les animaux sur lesquels on expérimente, dit-il, sont chloroformés. Donc, ils ne souffrent pas et il engage les antivivisectionnaires à réserver pour un usage plus digne la pitié dont ils ont trop.

L'article de Richet m'a reporté à quelque dix ans en arrière, alors que je faisais mes études médicales. Je m'étais habituée aux cadavres, ils ne provoquaient plus mon dégoût, mais j'étais malade d'avance tous les mardis, jeudis, samedis, jours des travaux pratiques de physiologie où je devais assister et même pratiquer la vivisection.

Le chien frétille, remuait la queue, quêtait une caresse ; il nous regardait avec ses yeux si bons et il fallait le saisir, le lier sur la planche, lui ouvrir le ventre pour exciter un nerf. Quelle horreur !

Le chloroforme, oui, on en donnait, en théorie. En pratique, il n'y en avait pas, bien souvent. Ce n'est pas seulement à la caserne que l'on doit balayer sans balai, le vas comme je te pousse est de toutes les administrations.

Oh ! cette plainte lamentable des chats à qui l'on ouvre la boîte crânienne pour électriser les circonvolutions cérébrales ; ce n'est plus un mieulement, c'est presque humain et c'est si affreux !

Je ne bronchais pas et personne ne devait ce que j'éprouvais ; les étudiants étaient encore mal tolérés alors, et j'avais peur de l'inévitable. « Ah ! voilà bien les femmes, elles sont trop sensibles, elles ne peuvent faire la médecine, on devrait leur fermer la Faculté. »

J'avais, une fois, ouvert l'artère fémorale d'un chien pour mesurer la pression sanguine ; le sang coulait à flot. L'expérience finie, je voulus lier l'artère pour sauver la vie de l'animal.

Laissez, laissez, dit mon professeur, ce n'est pas la peine, et sur un signe de lui le gargon de laboratoire alla jeter aux ordures, tel un débris, l'animal agonisant.

Ce n'est pas la peine ! Mais n'est-ce donc rien qu'une vie, même une vie animale ; ne doit-on pas tout mettre en œuvre pour la conserver, empêcher qu'elle ne s'éteigne ?

Une autre fois, il s'agissait de nous démontrer les fonctions de cette partie du bulbe rachidien que les anciens appelaient le nœud vital. Sur la chaire de l'amphithéâtre était étendu un énorme chien.

Messieurs (on feignait alors d'ignorer les dames), je vais enfoncer cette aiguille dans le trou occipital et la mort sera immédiate.

Il enfonce, mais la mort mit dix minutes à venir et le chien hurlait, oh ! si lugubrement ! Un nègre, éclatant de rire, montra, plantée sur sa mâchoire énorme, une rangée de dents trop belles.

Claude Bernard, dans son *Introduction à la médecine expérimentale*, si étincelante de génie, compare la science à un salon auquel on n'a accès qu'à la condition de traverser une affreuse cuisine.

Il dit qu'on ne doit pas hésiter à répandre le sang, lorsque ce sang est la rançon du progrès scientifique. Certes, et malgré l'horreur qu'elle m'inspire, j'admets la vivisection, parce que, lorsque l'intérêt supérieur de la science est en jeu, il n'y a pas de pitié qui tienne. Je vais même jusqu'à la vivisection humaine, appliquée aux condamnés à mort, étant donné que la peine de mort existe. Calemme, on se le rappelle, demandait lui-même à être vivisécté.

Pourquoi le physiologiste ne serait-il pas autorisé à aller trouver le condamné à mort pour lui tenir ce langage :

— Votre grâce est rejetée, vous allez donc être guillotiné, mais si vous consentez à vous laisser étudier par moi, la fatalité de votre sort sera moins absolue. Au cours des expériences que je ferai sur vous, si vous y consentez, vous pourrez succomber ; mais si vous résistez, vous aurez la vie et la liberté.

On peut préjuger que la plupart, sinon tous les condamnés opéreraient pour la vivisection et on pourrait essayer des greffes d'organes, des expériences sur les fonctions du cerveau qui amèneraient de grandes découvertes d'un intérêt autrement grand que ne peuvent le faire les expériences *in anima vili*.

La vivisection animale, je l'admets aussi, mais elle doit être limitée aux laboratoires de recherches. Dans son laboratoire, le savant doit avoir la liberté absolue d'expérimenter comme bon lui semble ; le gouvernement n'a pas à intervenir.

Mais lorsqu'il ne s'agit que de l'enseignement des élèves, la vivisection doit

être absolument interdite. Il ne s'agit plus, dans ce cas, en effet, de lois nouvelles à découvrir, on ne fait que démontrer aux étudiants des faits connus depuis longtemps, et cette démonstration, elle est le plus souvent inférieure à celle des livres, par la raison qu'en vivisection comme en toute autre manipulation, il y a le tour de main et que l'expérience *rate* au moins aussi souvent qu'elle réussit.

Il n'y a donc aucune nécessité à torturer inutilement des animaux, on donne en le faisant aux jeunes gens des habitudes de cruauté qui ne peuvent que nuire dans la suite, sinon à eux-mêmes, du moins à la société.

D' MADELEINE-PELLETIER.

Quantité et Qualité

S'il est une question qui passionne, ou du moins, qui devrait passionner la classe ouvrière, c'est bien celle qui a trait à sa mentalité, à son éducation et son amour-propre. Tâche aussi dure qu'ingrate pour ceux qui, rêvant d'une société meilleure, plus harmonieuse, voudraient donner à l'individu son maximum de bonheur, acquis par son propre effort sans appui ni concours d'éléments étrangers à ses aspirations et à ses besoins immédiats.

Pour cela, l'homme aurait dû être son propre artisan de rénovation, de transformation intellectuelle. Mais nous savons malheureusement trop que la masse, lasse d'être trompée, bernée, balotée de gauche à droite et de droite à gauche, désespérée, abandonnée bien des fois au caprice des vents et des courants d'éléments trompeurs, contradictoires, se laisse aller à la dérive, heurtant les rochers politiques, roulant de ravin en abîme, et finalement s'échouant sur le sable ou, épuisée, n'ayant plus d'espoir de salut, elle s'abandonne à n'importe quel sauveur, pourvu que ce sauveur lui promette une problématique délivrance.

Ayant compté trop longtemps sur la manne gouvernementale, s'étant inlassablement abreuver à la fontaine d'éloquence des faiseurs de bonheur politiques, elle s'est laissée aller à cette rêverie aussi paresseuse que menteuse du peuple souverain, maître de ses destinées. Et croyant avoir accompli son maximum d'efforts, elle ferme les yeux sur la vie.

A son réveil elle s'aperçoit que les choses sont restées immuables, que les besoins d'existence sont aussi nécessaires le lendemain qu'ils étaient la veille. Si à son début, la forme politique de l'organisation ouvrière a pu séduire la masse, si ses messies ont pu pendant longtemps trouver d'écho chez les travailleurs, cela tient à ce que leur point de vue correspondait aux besoins du moment. Cela tient aussi à ce que les transbordements parlementaires de la première heure présentaient assez de garantie morale, sinon en profondeur, du moins en surface. Mais tout passe et après avoir contribué à hisser le veau d'or sur le socle du capital, la classe ouvrière s'est aperçue que son effort avait été dépensé sans profit pour elle.

Que voulait-elle ? S'affranchir, Renier des hommes si ces hommes sont néfastes à ses fins, c'est bien. Mais se séparer de ceux-ci et laisser subsister leur institution n'avance en rien. C'est ce qu'ont compris quelques esprits avisés chez les travailleurs en abandonnant la mauvaise vie politique pour planter les jalons de la nouvelle route économique. Pour cela, il a fallu, chez ces pionniers, du courage et de la persévérance. Vouloir faire comprendre à un peuple qu'il a été trompé pendant trente ou quarante ans, et lui demander de rompre brusquement avec ses anciennes habitudes, ce n'est pas l'œuvre d'un jour. Certes, ce ne sont pas les arguments, ni les exemples qui leur ont fait défaut. Ce ne sont pas non plus les délices ou les colomnies qui les ont rebutés. Convaincus qu'ils étaient dans le vrai, ils ont continué. Leur sentence n'a pas été perdue.

D'un bout à l'autre du territoire, dans les cités comme dans les campagnes, des syndicats se sont créés. Et leur mérite, c'est d'avoir reconnu que seule la forme économique d'association ouvrière devait être leur cheval de bataille.

Vouloir se débarrasser des commissionnaires en promesses et faire leurs affaires eux-mêmes, tel a été leur but. Pas d'intermédiaires, faire face à l'ennemi et l'attaquer de front. Pour cela il fallait lever l'armée ouvrière et la préparer à l'attaque. Alors les militants s'aperçurent que les troupes n'étaient pas assez entraînées ; c'est-à-dire pas assez éduquées dans leur rôle. Et c'est par là qu'ils auraient dû commencer.

E. CABANÉ.

CHOSES D'AMÉRIQUE

Comparaison

Les martyrs de Chicago et les empoisonneurs de Chicago

Deux titres opposés. Le premier est le titre d'une brochure relatant la condamnation monstrueuse, les héroïques déclarations et la non moins héroïque mort de nos camarades.

Le second est le titre d'un livre écrit par M. Upton Sinclair, dans lequel on apprend des faits tellement incroyables, que l'on frissonne d'indignation en lisant des agissements pareils.

Nos camarades — les martyrs de Chicago — ont été condamnés à mort parce qu'ils enseignaient la vérité au peuple, parce qu'ils aimaient la liberté et la justice, et étaient ainsi une pierre d'achoppement pour les soutiens du capitalisme.

Les autres — les empoisonneurs de Chicago — ce sont ces boulangers milliardaires qui ont ramassé des millions en expédiant de par le monde quantité de viande pourrie, mauvaise, empoisonnée ; ce sont ces capitalistes pour lesquels le peuple trime et crève. Sans doute, tous les capitalistes ne sont pas des empoisonneurs, mais ils sont pour la cause de la réapparition successive du choléra, de la peste, de la tuberculose, des guerres et autres bienfaits de leur belle société.

La considération que je faisais en regardant les portraits de nos camarades pendus et après avoir lu le livre de M. Upton Sinclair.

Toute personne sincère doit admirer des hommes comme Parsons, Ling, Spies, Engels, etc. Celui qui a du cœur doit au contraire mépriser les empoisonneurs du peuple, mépriser et combattre également leur société.

On est forcé d'admirer les martyrs de Chicago, on est forcé de haïr et de maudire les empoisonneurs de Chicago, car en ces deux livres on voit la différence entre l'anarchisme et le capitalisme.

Anarchie, liberté, justice, vérité, ordre, égalité d'un côté ; capitalisme, bourgeoisie, injustice, désordre, empoisonnement, peste, choléra, guerre de l'autre côté.

Ant. MICHELIS.

SOLIDARITÉ

Foyer anarchiste du XIX^e. — Les copains du Foyer Anarchiste du XIX^e ont décidé de faire la propagande anarchiste dans l'arrondissement tout un pressant appel à tous les camarades.

Si nous voulons que notre propagande porte, que nos idées soient comprises et que notre phalange augmente il faut tout d'abord faire faire les mesquineries dissolvantes, élever nos conceptions et montrer que nous sommes capables d'entente entre nous pour combattre le véritable ennemi : l'ignorance humaine.

Laissons à la porte de nos groupes les potins et les rumeurs stupides. Respectons les faibles de nos personnes, les questions particulières ; mais restons fidèles au principe négateur de toute autorité et propagons l'esprit de révolte individuelle, pour arriver à la grande révolution collective : la Révolution sociale.

Donc, camarades, animés de ces pensées, venez nombreux à notre

Grande Fête

au bénéfice de FOURCADE ET DE LANOFF prisonniers politiques

Le samedi 26 juin à 8 h, à du soir, salle de la Maison Commune, 49, rue de Bretagne

avec le concours assuré de Robert Guérard, Paul Paillette, March, Frank-Cour, La petite Lucienne Broquin Coland, Maury, et des Pupilles de la « Bataille Syndicaliste »

Vestiaire obligatoire : 0 60.

Bibliographie

Un peu de Poésie.

Le Chapeau de Velours, par Maurice Rabbat. Une plaquette, avec portrait de l'auteur, 1 fr. Édition de la revue *Les Humides*, 89, rue de la Redoute, à Roubaix (Nord).

Impressions teintées de mélancolie, l'Amour idéalisé, l'Amante exaltée et la Mère triomphante, et aussi des visions de rêves ; de belles pages imprégnées de virilités et de saine raison avec lesquelles communément avec enthousiasme nos âmes de réfractaires à l'ordre social que nous méprisons hautement, et de clairs espoirs en des temps meilleurs.

Et ce sont des vers libres, libres comme les pensées de Maurice Bataille...

Chansons de Eugène Bizeau. Éditions de la Chanson du Peuple, 56, faubourg Saint-Denis, Paris ; 0 fr. 30 l'exemplaire avec musique de Marcel Legay (1914).

Sur la colline, air de chasse. C'est la revendication de la « Vigne au vigneron » et c'est l'espoir de belles vendanges obtenues par « un labour utile et sain ».

Les camarades buveurs d'eau sont capables de se laisser attendrir...

Je vous attendais... mélodie. Paroles de paix et d'espérance en un proche avenir de fraternité ; cri d'alerte aussi en pensant aux vaincus des prisons pour lesquels encore « l'araignée tisse » trop longtemps sa toile.

Brave Peuple ! Viens, brave ouvrier, tels sont les titres des derniers feuillets que notre camarade Paul Paillette vient d'écrire et qu'il recite avec brio dans les fêtes anarchistes et révolutionnaires. Réflexions remplies de bon sens, agréables du sel rabelaisien qui dilate si bien la rate, nous mettant ainsi en grande joie.

E. CABANÉ.

Le rire, ne l'oublions pas, est hygiénique ! De ces œuvres, il faut notamment citer et retenir *Romanichels* et *Que faire ?* où se révèle l'anarchiste individualiste dégoûté des socialistes de tout acabit en même temps qu'un amour profond pour la vie simple, la nature et ses bienfaits.

Henri ZISLY.

N'oublions pas d'ajouter que l'ami Eugène Bizeau de la Muse Rouge va très prochainement publier *Les vertus sociales*, recueil de 50 sonnets, au prix minime de 0 fr. 60 l'exemplaire franco. De plus, tout souscripteur de 4 exemplaires recevra une prime de chansons valeur 0 fr. 60, répertoire de la Muse Rouge. Écrire en envoyant le montant à Eug. Bizeau, à Vézetz (Indre-et-Loire).

H. Z.

L'Individualisme, le Socialisme et l'Évolution sociale. Lettre ouverte à M. Benoit Beché, par Paul Ruscant.

Cette brochure mérite d'être lue pour les arguments qu'elle contient. Elle flagelle assez bien l'hypocrisie réaction qui essaie de continuer son œuvre d'abrutissement.

La demander au *Libérateur*, 0 fr. 10 par la poste, 0 fr. 15.

Nous avons reçu la nouvelle brochure ? *Esprit Révolutionnaire et Syndicalisme*, par Jacques Mesnil. Brochure fort bien rédigée sur ce sujet de haute actualité qui fournira aux camarades des arguments intéressants sur la question. Prix : 0 fr. 05.

NÉCROLOGIE

CALAZEL EST MORT

Nous venons de perdre un de nos bons et vieux militants : Ferdinand Calazel vient de mourir à l'hôpital Lariboisière, après une longue et douloureuse maladie. Pendant plus de cinq ans, notre malheureux camarade a souffert toutes les tortures d'une des plus douloureuses maladies de cœur.

Nous avions, en F. Calazel, un actif militant. Appelé par son organisation à se déplacer souvent, il avait parcouru toutes les régions et résidé presque dans toutes les villes. De partout, il semait les idées, discutait nos principes et incitait les partisans de notre philosophie à vulgariser leurs moyens de propagande pour mieux être compris du peuple.

Ne se dissimulant pas dans la manifestation de ses convictions, il va de soi qu'il a dû, comme les militants en évidence, être pourchassé, traqué et emprisonné. Il fut un moment au moment des scélérates. Il fut un moment au moment des scélérates. Il fut un moment au moment des scélérates. Il fut un moment au moment des scélérates.

Néanmoins, Calazel ne fut pas seulement un théoricien. Longtemps il avait cherché une combinaison sur le terrain économique pour assurer des ressources à la propagande et garantir l'existence matérielle de ceux qui s'y livraient. Il pensait et il démontrait qu'on pouvait créer une organisation ayant pour but de prendre les produits alimentaires sur lieux de leur production et les porter dans les milieux de consommation. La différence, pour certains produits, entre l'achat et la vente, pouvait, tout en ne réduisant pas la concurrence du commerce ordinaire, créer un bénéfice sérieux, tout en assurant l'existence de celui qui transitait et livrait le produit.

Son idée ne pouvait certainement pas être un important facteur de transformation sociale, mais elle aurait peut-être, par une intelligente application, donné certains résultats.

Notre camarade n'a pu tenter sérieusement une expérience. Il se le promettait bien, pourtant, dans l'espoir de sa guérison. Hélas ! il était condamné à la maladie qui l'a entraîné à la mort est de celles qui ne lâchent pas leur proie une fois qu'elles l'ont saisie.

C'est un militant de moins ; c'est un combattant qui tombe ; c'est un frère et dévoué camarade qui va nous manquer.

Il sera remplacé, certes ; mais, néanmoins, les caractères de sa trempe ne sont pas très abondants.

Le Libérateur.

L'Entr'aide

SECOURS AUX DÉTENUÉS POLITIQUES

Compte rendu financier de mai

Collecte faite à l'Union Fontanayenne, 9 fr. 30 ; Liste n° 220, par Topelberg (en timbres), 1 fr. ; Union des syndicats ouvriers des Pyrénées-Orientales (mensuel), 3 fr. ; Collecte au meeting du 1^{er} mai à Nantes (par C. Morvan), 30 fr. 50 ; Collecte faite par Julien Martin à Saint-Etienne, 27 fr. 20 ; Collecte faite au meeting anarchiste du 1^{er} mai salle Emile-Zola (par E. Vignes), 0 fr. ; Union syndicale des travailleurs supérieurs (mensuel), 10 fr. ; Collecte faite à la réunion du 1^{er} mai rue de Jéresme (par Jahan), 9 fr. 10 ; Union des syndicats (ouvriers de Grenoble et de Lisere, collecte à la sortie du 1^{er} mai, 6 fr. 50 ; Liste n° 238, par Roussel, de Saint-Etienne (1^{er} fr. ; Bourse du Travail de Bourges, collecte à l'occasion du 1^{er} mai, 20 fr. ; J. Baraille, 0 fr. 50 ; B. Baraille, 0 fr. 50 (mensuel), 1 fr. ; Chambre syndicale des ouvriers mineurs de Noyant (mensuel), 8 fr. ; Chambre syndicale des ouvriers ébénistes de la Seine, 10 fr. ; Partie d'une collecte au syndicat des terrassiers, 7 fr. 80 ; Modeste d'une collecte au meeting des terrassiers salle Wagram, 41 fr. 60 ; Des copains d'Almargues, versé par la B. S. (en timbres), 0 fr. 50 ; Collecte faite à l'usine abbe à Bourges (par Pichon), 4 fr. 50 ; Syndicat du bâtiment de la Seine (mensuel), 10 fr. ; Souscription parmi les cheminots de Saintes (par Boni), 10 fr. 50 ; Collecte à l'occasion du 1^{er} mai, boulevard Richard-Lenoir (par Tringuelier), 17 fr. 30 ; Liste n° 4, entre les membres du cons. syndical de l'impression typographique (21^e section du Livre), 4 fr. 50 ; Souscription par Emile Mathus, de Lyon, 3 fr. 50.

Report d'avril.....	244 60
Total.....	782 50
Allocations aux détenus et à leurs familles.....	1.027 30
En caisse au 1 ^{er} juin.....	305 95
	718 35

